N° 41 — 4° ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes

Mai 1909

Rédaction et Administration :
Passage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Etranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly
ALGER



LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

BEAUTÉS ET BIENFAITS DU SPIRITISME

DANS SA SUBLIME MORALE

Les beautés et les bienfaits du spiritisme sont aussi évidents que réels.

Le spiritisme, ayant pour base et pour fondement la morale la plus épurée, rapproche les hommes de la Divinité. Il est certain qu'il n'admet que les idées et le langage de la justice et de la bienfaisance. Le cœur humain, qui est animé des sentiments et des pensées émanant de cette belle et consolante croyance, marche triomphalement dans la voie qui lui est tracée par Dieu et les esprits supérieurs.

Mais malheureusement le spiritisme s'implante laborieusement, péniblement et lentement dans les masses routinières rivées à la terre par leurs basses passions. Cette belle et sublime croyance, envisagée dans son ensemble, est la source inépuisable de bienfaits pour tous ceux qui en sont bien pénétrés pour le présent et l'avenir.

Analysant ses bienfaits permanents, le spiritisme efface les horreurs de la mort et la fait apparaître comme une libératrice.

Mais chaque catégorie d'individus l'envisage selon sa manière de la comprendre et selon les suites qu'il lui attribue.

Le vrai spirite, qui considère la mort comme une délivrance, comme l'arrivée à la véritable vie et comme son retour dans le monde heureux, la voit arriver comme une charmante messagère, qui lui ouvre les portes d'un heureux séjour.

Le matérialiste ne voulant y voir que l'anéantissement, la voit venir avec consternation et horreur; car la pensée du néant, qui se montre à ses regards comme un épouvantail, le laisse perplexe et livré au doute et à l'incertitude.

Le sectateur d'un culte quelconque, n'ayant pour perspective qu'un enfer éternel, est abimé d'épouvante, dans ces visions sombres d'un avenir effroyable et désespérant.

L'indécis, que rien ne fixe, se livre aux plus sombres pensées; car il ne peut se faire une idée déterminée du sort qui l'attend; dans cette situation hésitante, il ne sait à quel principe arrêter ses convictions. Pour sortir de cette perplexité, l'indécis a besoin pour affermir ses convictions dans la voie divine d'étudier le spiritisme, qui lui montrera le chemin qu'il doit suivre pour s'éclairer de la lumière divine.

Le matérialiste, le sectaire et l'indécis, ne pouvant se rendre compte de leur fâcheuse situation, s'abîment souvent dans les ténèbres de l'ignorance; car, pour eux, les peines sont sans salaire et sans espoir à un meilleur avenir.

Le spiritisme peut seul orienter l'humanité vers les régions infinies où règne le bonheur. Cette belle et consolante croyance prépare les hommes à la vie future, leur montrant la certitude, dès cette vie, de joies et de félicités, qui suivront la vie terrestre de l'homme vertueux.

Mais le spiritisme, mis en pratique, est destiné à réaliser l'âge d'or qu'il fera éclore sur la terre où il deviendra le souverain régulateur des actes de la vie de l'humanité régénérée.

Ces pensées, si profondes qu'elles soient, germeront dans les âmes d'élite et se développeront de siècle en siècle parmi les masses, à flots d'or, et sous l'empire de la raison et de la conscience; elles porteront des fruits au profit de l'humanité.

Le spiritisme dont les enseignements servent de base à la plus sublime morale révèle des faits et des lois qui contiennent l'existence de Dieu, de l'âme immortelle, la pluralité, la gradation des existences et la clef des secrets de l'infini dans le temps et dans l'espace.

C'est un grand bienfait pour l'âme humaine de se délecter dans les splendeurs des contemplations des beautés éternelles.

Cette belle croyance réunit, dans son essence, toutes les beautés qui peuvent charmer l'humanité terrestre. C'est une vision indéfinie.

Le spiritisme démontre la véritable vie spirituelle et toutes les beautés de l'âme bienfaisante et du cœur, qui répond à tous les échos du malheur et le soulage.

S'inspirant de ces beaux principes et de cette sublime morale, le vrai spirite doit s'efforcer de répandre les vérités consolantes, qui effacent les horreurs de la mort, prouvant qu'elle est l'aube étincelante d'une nouvelle vie, pleine de charmes dans son immortalité. Le vrai spirite, confondant ses joies, ses tendresses et ses douces émotions de l'âme dans l'éternel amour, ne cherche des satisfactions que dans le bonheur qu'il procure à ses semblables.

Le spiritisme, marchant avec le progrès, ne peut être doctrinaire ni dogmatique. Il ne peut donc être une église fermée, ni une foi conquérante absolue. Sa morale a pour but le progrès intellectuel et moral, pour guide, la raison, pour frein, la conscience, pour loi, la solidarité fraternelle et pour étendard, l'amour du prochain. Sans la pratique de cette sublime morale, les civilisations reculent, les peuples dégénèrent et la vertu et le vice sont sans sanction morale.

Cette belle croyance embrasse, dans son ensemble, le passé, le présent et l'avenir. Dans son immensité, elle réunit la solidarité de tous les mondes et elle embrasse, dans son action, l'infinité du temps et de l'espace. Appuyée sur l'intelligence et la conscience, elle pénètre tout et domine tous les éléments de la nature. Ses principes constituent une lutte continuelle du bien contre le mal. Sa morale éthérée montre aux hommes leur solidarité fraternelle et comme conséquence le printemps de la vie éternelle, résultant de l'âme immortelle.

Les principes sur lesquels repose la morale du spiritisme sont des jalons plantés sur la route de l'avenir, tendant à rendre l'homme meilleur et plus heureux; car ces sublimes principes portent en eux-mêmes des préceptes de sagesse et des pensées d'union comme synthèse du véritable bonheur.

Mais, hélas! l'humanité terrestre marche souvent à la dérive, s'écartant de la voie du progrès moral, qui devrait être son véritable giron.

Le spiritisme, calme et réfléchi, enseigne une philosophie positive et démontrée; l'homme qui s'inspire des vérités qui en forment le fondement, sent quelquefois le besoin de s'élancer sur

les ailes de la pensée et de se transporter dans les mondes supérieurs où le bonheur existe sans mélange de peines et d'ennuis et à l'abri des vicissitudes terrestres. Sous l'empire de ces riantes perspectives, il se console des mauvais jours passés sur la terre, qui est comparée à un bagne de souffrance pour l'humanité. Mais le spirite, réellement convaincu et animé de l'amour fraternel, ce brillant soleil de l'âme, considère ces beaux rayonnements comme des avant-coureurs des beautés infinies, qui constituent une vision où Dieu s'y reflète sans ombre et sans nuage.

L'homme a quelquefois besoin d'échapper aux tristes réalités pour s'élever vers les régions sereines des mondes supérieurs et s'immerger au sein de l'idéal de son immortalité.

L'âme, dans son essence spirituelle, aime à se replier dans le ciel étoilé de ses rêves et de ses illusions, destinés à devenir des réalités dans les mondes de l'au-delà. Elle est heureuse, en effet, de pouvoir cueillir, en passant, les douces pensées d'encouragement et d'espérance, qui sont les fleurs nées de l'arbre humain, destinées à semer dans les âmes des perspectives de bonheur futur.

Certaines âmes, au cœur léger, sont généralement des déserteurs de la raison ; car elles marchent à l'aventure sur les sentiers épineux de la vie terrestre, sans calculer le but de leur voyage terrestre et les dangers semés sur leur chemin. Malheureusement, ces âmes, sans consistance, écoutent plutôt les apologistes des sens que les missionnaires de Dieu sur la terre.

Mais, à certaines heures sombres de la vie, l'homme est souvent heureux de pouvoir trouver des consolations dans les sublimes vérités du spiritisme, qui est au-dessus de toutes les croyances cultuelles et autres. Son rayonnement émane de l'infini.

Déchaud, *Publiciste à Oran.*



MYERS ET LA PERSONNALITÉ HUMAINE

III

C'est une question à se faire, si les talents, les bonnes et les mauvaises inclinations que l'homme apporte à la naissance ne seraient pas la suite des lumières acquises, des qualités et des vices recueillis dans une ou plusieurs existences précédentes.

Alphonse Esquiros.

En ce qui concerne les crimes qu'on suppose avoir été commis par des personnes hypnotisées sous l'influence de la suggestion, leur réalité n'est nullement démontrée. En effet, les centres supérieurs subliminaux (pour les appeler ainsi) n'abdiquent jamais leur rôle; ils peuvent rester passifs pendant que les centres moyens subliminaux obéissent au caprice de l'expérimenteur, mais ils sont prêts à exercer de nouveau leur pouvoir de contrôle aussitôt que telle expérience menace de devenir nuisible à l'individu.

Voici la conclusion métaphysique à tirer de ce qui précède : lorsque nous disons qu'un organisme existe dans un certain milieu, nous entendons par là que son énergie ou une partie de son énergie entre, comme élément, dans un certain système de forces cosmiques qui représente quelque modification spéciale de l'*Energie première*. La vie de l'organisme consiste dans des échanges d'énergie entre lui et son milieu, dans l'appropriation qu'il opère à son profit d'un fragment de cette force préexistante et illimitée. Les êtres humains vivent avant tout dans un monde de matière d'où ils tirent la subsistance nécessaire à l'exercice des fonctions corporelles.

Mais nous existons aussi dans un monde éthéré. L'éther se trouve à la base de notre existence physique. En percevant la chaleur, la lumière, l'électricité nous reconnaissons l'influence permanente qu'exercent sur nous les vibrations de l'éther dont la

puissance et la variété dépassent de beaucoup notre puissance de réaction.

Au-delà du monde de l'éther se trouve le monde de la vie spirituelle continu jusqu'à un certain degré avec le monde de l'éther et formant le monde *méta-éthéré.*

Cela posé, tout homme est essentiellement un esprit chargé du contrôle d'un organisme, qui, lui-même, est composé de vies inférieures.

A l'état de veille, l'esprit ne contrôle que le centre des idées et des sentiments supraliminaux. Mais dans les états où les processus supraliminaux ne peuvent se produire, les centres organiques inférieurs sont soumis plus directement au contrôle de l'esprit. A mesure qu'on s'approche des parties les plus profondes de l'être humain, on s'approche également de plus en plus des sources de la vitalité humaine. On atteint ainsi une région dont l'obéissance aux appels spirituels est beaucoup plus grande que celle qui est manifestée par les couches superficielles, parce que les besoins matériels ont façonné celles-ci en vue d'une adaptation au milieu terrestre.

La leçon ultime de la suggestion hypnotique consiste à nous montrer que nous pouvons atteindre, par des artifices empiriques ces couches de plasticité plus grande où l'esprit exerce sur l'organisme un contrôle plus immédiat et agit sur lui avec plus de liberté.

L'âme maintient le corps en vie, grâce aux soins qu'elle lui prodigue ; elle surveille les activités qui se manifestent pendant le sommeil plus directement que celles qui caractérisent l'état de veille. Dans certains états elle peut en partie distraire son attention de l'organisme pour le porter ailleurs, tout en étant capable de reprendre instantanément son attitude ordinaire envers l'organisme. La mort corporelle se produit lorsque l'attention de l'âme est complètement et irrévocablement détournée de l'organisme, quand celui-ci, pour des causes physiques, est devenu incapable de se conformer à la direction de l'esprit.

Les hallucinations, l'écriture automatique, les manifestations du somnambulisme, les produits de la vision et de l'audition sans que les sens y participent, produits extériorisés de façon à revêtir le caractère de quasi-perceptions, les messages envoyés par l'intermédiaire des mouvements des jambes, des mains ou de la langue et dus à des impulsions motrices internes, indépendantes de la volonté consciente, sont ce qu'on appelle des phénomènes d'automatisme, soit sensoriel, soit moteur.

Eh bien, tous ces phénomènes peuvent être considérés comme des messages que le moi subliminal adresse au moi supraliminal, comme des efforts, conscients ou non, émanant des couches profondes de notre personnalité et destinés à présenter à la pensée ordinaire de l'état de veille des fragments de connaissances que la pensée éveillée est impuissante à atteindre.

Parmi les cas d'automatisme sensoriel, il faut ranger les apparitions de fantômes des vivants. D'après Myers ce qui s'échappe ou se dégage du corps vivant, ce n'est pas le principe total de la vie de l'organisme, mais un certain élément psychique, qui ne peut être défini que par sa propriété de produire des fantômes perceptibles pour une ou plusieurs personnes dans telle ou telle portion de l'espace. Ces effets peuvent se manifester soit dans l'esprit et par conséquent dans le cerveau d'une autre personne, auquel cas cette personne discerne le fantôme quelque part dans son voisinage ou bien cet effet se manifeste directement dans une portion de l'espace, auquel ces plusieurs personnes peuvent discerner simultanément le même fantôme au même endroit.

Etudions par exemple le cas suivant : Frances Reddell, une nuit, était entrain de veiller une de ses compagnes gravement malade, quand elle aperçut le fantôme d'une femme en costume de nuit et tenant un bougeoir à la main.

(A suivre) Isidore Leblond.



GROUPE BÉRANGER (ALGER)

Médium : E. DURAND — *Directeur :* H. VERDIER

Séance du 28 Avril 1909

INCORPORATION DE LÉON BERTHIER

ÉTUDIANT EN DROIT

Décédé à Lyon, en 1829, à l'âge de 21 ans

Le médium entre en trance et l'esprit s'incorpore.

Celui-ci est triste ; il passe sa main sur son front, puis cherche à prendre quelque chose placé devant lui. Il fait le simulacre de tremper une plume dans un encrier, pour écrire sans doute. En effet, après avoir tout bien préparé, il se met à écrire. M. Verdier, à ce moment, place une feuille de papier devant lui, sur une table, lui met un crayon à la main et aussitôt l'Esprit écrit fiévreusement. On peut voir à ses traits contractés, qu'il est en proie à un grand désespoir. Il trace d'abord quelques lignes, puis, brusquement, déchire la feuille de papier. M. Verdier la remplace et l'esprit se remet à écrire :

A Mademoiselle Anna Berlon,

Je voulais vous écrire longuement, mais à quoi bon ; vous n'auriez peut-être pas la patience de me lire. Si je dois vous faire rire encore une fois, ce sera la dernière. Je me tue pour vous ; que ma mort pèse toute votre vie sur votre cœur, si vous en avez un. Adieu.

L. BERTHIER.

Après avoir écrit, l'Esprit met sa tête entre ses mains et reste songeur ; puis, se dégageant lentement, il prend une boite d'allumettes, en allume une et met le feu à un réchaud qui se trouve placé près de lui. Ensuite il se renverse dans le fauteuil et attend ainsi la mort.

Un moment après on voit se produire chez le désespéré toutes les souffrances dues à l'asphyxie ; il agonise et meurt.

V. — (L'appelle à plusieurs reprises) Léon !... Léon !... Léon !...

B. — (Se soulevant à peine et d'une voix brisée.) « *Qui est là ?* (puis balbutiant des mots incohérents)... « *Qui est là ?...* (répète-t-il).

V. — C'est un ami...

B. — (Comme sortant d'un cauchemar.)... « *Où suis-je ?...*

V. — Où vous êtes?... Chez vous dans votre chambre... Voyons que ressentez-vous?... Qu'avez-vous?...

B. — (Troublé)... « Ah!... il me semble... (puis portant la main à son front et comme sortant d'un rêve, vivement)... « *Qui est là ?*

V. — Un médecin.

B. — (Cherche à rappeler ses souvenirs)... « *Oui !... je me souviens !...*

V. — De quoi vous souvenez-vous?...

B. — On est donc allé vous chercher?...

V. — Oui... Qu'avez-vous fait tout à l'heure ?

B. — (Avec un air de souffrance.) « Ah!... je suis faible!...

V. — Attendez, je vais vous donner un peu de force. (M. Verdier lui fait prendre nn cordial).

B. — (Se redressant)... Ah!... Merci!... (Après un instant de silence revenant à lui.) « *Que s'est-il donc passé ?... Qui est allé vous chercher ?*

V. — Je vous le dirai tout à l'heure

B. — (Regardant à droite et à gauche, devant lui, il semble chercher quelque chose.)

V. — Que cherchez vous donc ?

B. — (Ne trouvant pas ce qu'il cherchait.) « Et la lettre que j'avais écrite, je l'avais laissée sur la table ?...

V. — C'est le commissaire qui l'aura prise sans doute.

B. — (Inquiet.) « Mais, qu'en a-t-il fait ?

V. — Il a dû l'envoyer à son destinataire.

B. — (D'un air de regret.) « *J'aurais mieux aimé qu'elle fût là...* (Il garde le silence, puis regardant M. Verdier et d'un air décidé.) « Je me sens mieux et puis me passer de vos bons soins, je veux être seul ! »

V. — Mais enfin je ne puis vous quitter, vu votre état de faiblesse...

B. — (Se ravisant.) « Vous avez lu ma lettre?

V. — Oui. c'est une personne désespérée qui l'a écrite... Voyons, Léon, je puis vous soulager. Tout en étant le médecin du corps, je

puis être aussi celui de l'âme ; confiez vous à moi et faites-moi votre confession.

B. — (Après un moment d'hésitation et avec une profonde tristesse : « *J'aime et je ne suis pas aimé !* »

V. — Ah !.. Chagrins d'amour, je vois ça, mais on en guérit, croyez-le. Si la rebelle ne vous aime pas, rendez-lui la pareille. Vous en chercherez une autre, que diable ! des femmes, il n'en manque pas !

B. — Ah ! Monsieur !... J'ai bien souffert, et je plains de tout mon cœur ceux qui sont dans mon cas ; ils doivent souffrir aussi !

V. — Je comprends votre douleur, mais ce n'est pas une raison pour se désespérer ainsi.

B. – (Vivement.) « Ah ! si vous la connaissiez, la cruelle !... ce n'est pas de l'amour qu'elle a pour moi, c'est de la haine !...

V. — Mais la haine, c'est encore de l'amour. Cette fille vous aime, mais ne veut pas vous le montrer. Dans quelles conditions est-elle ?... Est-elle inférieure à vous ?

B. — (Tristement.) « *Oui !*

V. — Vous êtes encore jeune, vous n'avez pas d'expérience... Qui sait !... vous n'avez peut-être pas compris cette fille... Voyons, Léon ! Racontez-moi un peu votre histoire.

B. — Elle est banale !

V. — Que fait-elle ?... Qui est-elle ?...

B. — « C'est une actrice... Je lui ai offert de l'argent.

V. — Peut-être pas assez ; peut-être en le lui offrant, l'avez-vous blessée dans son amour-propre ?

B. — « Non, je l'aime ! J'en suis fou ! Je la vois partout, le jour, la nuit. Je ne vis que par elle. Elle est l'objet constant de ma pensée, à un tel point que, quand je l'approche, je ne sais que dire, je balbutie. Alors elle se moque de moi, elle rit de ma gaucherie. Elle me rend fou, vous dis-je, et je veux me tuer ! Loin d'elle la vie m'est à charge !

V. — Votre amour-propre est mal placé.

B. — « Tant pis !

V. — A-t-elle eu d'autres adorateurs ?

B. — D'autres avant moi ont échoué !

V. — Alors faites fi d'elle. C'est ce qu'ont fait probablement les autres.

B. - « J'ai essayé... Je ne puis !

V. — Ne cherchez pas la mort ; croyez-moi, quittez le pays. L'éloignement vous fera tout oublier.

B. — « J'avais pris la résolution de m'en aller, je n'ai pu... je partais, et au lieu de me diriger vers les Messageries, je me suis dirigé vers sa demeure !

V. — A ce point !... Mais où vouliez-vous aller ?

B. — A Paris.

V. — Voyons, quel âge avez-vous ?

B. — Vingt-et-un ans !

V. — Etre désespéré à cet âge, c'est affreux !

B. — (Tristement.)... « Est-ce un sort qu'elle m'a jeté ?... Je ne crois pas, car tout sentiment en elle ne doit pas être éteint, elle sait et voit bien que je l'aime d'un amour sans égal, à la folie, mais elle se joue de moi !... (Sanglotant.)... Ah ! Monsieur ! il faut que cela finisse !

V. — Allons, voyons ! Vous croyez peut-être faire preuve de courage en lui échappant par le suicide ?... Vous croyez que la mort est la délivrance ?... Non ! la mort n'est pas la fin de l'être, non, ce n'est pas le néant. Se suicider n'est pas une solution puisque nos souffrances ne font que continuer dans l'Au-delà ; elles sont même plus grandes puisque nous avons à expier ce crime insensé que nous commettons en nous ôtant la vie... Où habite donc celle qui vous plonge dans le désespoir ?

B. — A Belcourt... C'est une danseuse du grand théâtre.

V. — Ah !... c'est une danseuse !

B. — (Avec tristesse.)... *Oui ! et dire que d'autres ont pu l'avoir !*

V. — Sans doute, pour qu'elle vous repousse ainsi, il faut qu'elle ait quelque affection.

B. — Je ne lui en connais pas !... Ces femmes vous font souffrir la misère !... J'ai bien vu, allez !... Tenez, Monsieur, à l'heure actuelle, j'ai devant moi son image et son rire moqueur, et je ne

puis chasser cette vision qui me poursuit sans cesse, cela me rend encore plus fou, et je veux en finir, j'ai bien tout pesé, je n'ai plus d'espoir et la mort seule peut mettre fin à mes tourments.

V. — Cette obsession a peut-être exercé une fâcheuse influence sur votre esprit, sur votre mémoire. Pour m'en assurer, permettez-moi de vous demander en quelle année nous sommes

B. — (La tête entre ses mains, sanglotant, ne répond pas.)

V. — Voyons, mon ami, dites-moi en quelle année nous sommes.

B. — (Se dégageant, vivement surpris de la question et regardant M. Verdier). Nous sommes en 1829 !

V. — (Etonnement général.)... « En 1829 !... vous le croyez, mon pauvre ami. Eh bien ! non, nous sommes en 1909.

B. — (Stupéfait.) « En 1909 ?... Ce n'est pas possible !...

V. — Oui, nous sommes bien en 1909... Cela vous étonne, je le comprends sans peine. Voici ce qui s'est passé... En 1829 vous vous êtes donné la mort par asphyxie. En agissant ainsi vous avez commis une faute très grave. Votre âme, dégagée de son corps est restée pendant ce long laps de temps dans une sorte de trouble, de cauchemar. Elle ne voyait, ni entendait ce qui se passait autour d'elle. C'est une punition qui est infligée à tous ceux qui se suicident. Donc, ami, vous êtes mort depuis 80 ans, et c'est à votre âme que je parle en ce moment, car votre corps matériel est en pourriture complète.

B. — (Etonné.) « Comment cela ?...

V. — (Lui présente un miroir.)... Tenez, regardez. Est-ce votre figure que vous voyez ?...

B. — (Il se mire et paraît fort surpris.) « Non, ce n'est pas ma figure.

V. — C'est en effet celle d'un jeune homme dont votre âme s'est emparée momentanément du corps. Pour me parler, il vous fallait un corps matériel, un instrument. C'est pour cela qu'il vous a été permis de prendre possession de celui-ci.

B. — (Fixant M. Verdier.) « Je vous avoue Monsieur, que je ne comprends pas du tout.

V. — Celà n'a rien de surprenant, car durant votre vie terrestre, vous n'avez pas été préparé aux choses étonnantes que nous enseigne aujourd'hui la science psychique. Cette science était inconnue, ou à peu près, de votre temps. Nous savons maintenant que l'homme n'est pas composé que de matière, mais qu'il a une âme et que cette âme, après la mort, peut se communiquer aux terriens. Depuis 1829, la science a fait de grands progrès. Les pataches de votre époque ont disparu ou, s'il en existe encore quelques unes, on ne s'en sert que pour desservir les petites localités rapprochées. A leur place, nous avons des chemins de fer. On ne voit plus sur la Saône, comme à votre époque, des barquettes; elles sont remplacées par des bateaux à vapeur.

B. — (Fort étonné.)... La vapeur!...

V. — Oui, la vapeur, l'électricité, la télégraphie sans fil, tout cela nous permet de franchir rapidement l'espace et de communiquer à de grandes distances.

B. — Où étais-je donc?... dans l'espace?...

V. — Après vous être donné la mort, votre âme s'est séparée de votre corps comme je vous l'ai dit tout à l'heure. La faute que vous avez commise était grave, vous avez été plongé dans les ténèbres pendant 80 ans. Vous venez de terminer votre expiation ; votre guide vous a conduit ici pour vous faire reconnaître. Ce n'est pas à Lyon que vous êtes présentement, comme vous le pensez, mais à Alger. Vous êtes surpris de ce que je dis, je le conçois. Alger, en effet, n'était, de votre temps, qu'une cité barbaresque, qu'un refuge de pirates; aujourd'hui, c'est une ville française et par conséquent un grand foyer de civilisation.

Ah! cher ami, que d'évènements se sont produits, que de progrès ont été accomplis depuis 1829, c'est-à-dire depuis que par votre funeste détermination, vous avez mis un terme à votre vie terrestre! Tenez, pour vous prouver ce que j'avance, je prie Dieu de me permettre de vous faire voir certaine partie de la ville d'Alger. D'abord, regardez, nous sommes dans une salle de réunion, et ces personnes qui nous entourent sont des êtres bien

vivants, comme vous pouvez le voir. Maintenant nous allons parcourir la ville. (Rue Michelet.)... « Que voyez-vous là ?...

B. — Un grand monument.

V. — Ce sont les écoles supérieures.

B. — (Regardant tout étonné). « Tiens !... Oh ! par exemple !...

V. — Qu'est-ce donc ?

B. — Des voitures sans chevaux !

V. — Ce sont des tramw électriques. (M. Verdier lui donne des explications.

B. — (Un instant après l'Esprit dit :) « Tiens !... une diligence comme celle des Messageries Gaillard, de Lyon !

V. — Ah !... et que lisez-vous sur cette voiture ?

B. - Service de l'Arba.

V. — Oui, l'Arba est une localité à 36 kilom. d'Alger où, tous les mercredis, se tient un important marché arabe. (Il le mène rue d'Isly.)

B. — (Regardant à droite et à gauche) « Il y a de belles maisons ici.. Oh ! une grille avec une statue !

V. — Oui, c'est celle du Maréchal Bugeaud. Ce soldat a fortement contribué à la conquête de l'Algérie... Descendons si vous le voulez bien... (Place du Gouvernement) « Que voyez-vous ?

B. — Encore une statue...

V. — Oui, celle du duc d'Orléans (biographie). (Il le méne sur le boulevard)... Tenez, admirez ce beau panorama... Que voyez-vous ?

B. — La mer !... des bâteaux !. . Mais comment suis-je venu à Alger ?

V. — Voici, mon ami. L'âme étant fluidique, lorsqu'elle se sépare du corps matériel qui la tient prisonnière et la rive au sol, elle reprend sa liberté d'action et plane dans l'espace. Elle peut aller, d'un point à un autre, avec la rapidité de la pensée. La vôtre était depuis longtemps dans les ténèbres et ne pouvait voir ce qui se passait autour d'elle. L'heure de la délivrance étant venue, votre guide ou protecteur vous a conduit ici afin que, incorporé dans le médium, je puisse vous faire connaître votre état et sortir du

trouble dans lequel vous étiez plongé. Lorsque vos yeux se seront ouverts à la vraie lumière, votre âme quittera le corps du médium où elle n'est venue que pour un moment, et s'élancera dans l'espace pour y vivre de la vie spirituelle. Votre guide, vos parents, vos amis que vous retrouverez, là haut, vous instruiront sur les choses de l'Au-delà.

Votre séjour dans cet Au-delà ne sera pas, je crois, bien long. Ayant abrégé votre vie terrestre par le suicide, vous serez obligé de vous réincarner et de venir recommencer une vie nouvelle dont la durée sera égale au temps que vous auriez dû passer encore sur la terre, si vous ne vous étiez pas donné la mort.

Et maintenant regardez je vous prie un moment devant vous ?

B. — (Regarde et tout-à-coup) Ah !...

V. — Que voyez-vous ?

B. — Mon grand père !

V. — Eh bien ! écoutez, il va vous parler.

B. — (Ecoute)...

V. — Que vous dit-il ?

B. — Que je suis mort !

V. — Oui, il ne fait que confirmer ce que je vous ai dit. Lui aussi est mort pour les terriens et cependant il vit puisque vous le voyez et qu'il vous parle. Ce corps qu'il a, à présent, et qui ressemble, en tous points, au corps matériel qu'il avait autrefois, est un corps fluidique que vous ne pourriez saisir.

Qui sait !... Votre grand père connaissait peut-être Anna ? Demandez-lui-en des nouvelles.

B. — (Ecoute)...

V. — Que vous dit-il ?

B. — Quelle est réincarnée.

V. — Ah !... elle est réincarnée ! Elle aussi avait à expier ses fautes. Pour cela elle est revenue sur la terre pour y souffrir.

Actuellement c'est peut-être une jeune fille que vous ne reconnaîtrez pas. Votre grand-père vous la montrera, demandez-le lui ?

B — (Demande, et tout-à-coup avec un grand étonnement.) « Pas possible !...

V. — Que vous dit-il donc ?

B. – Mon grand-père me dit qu'elle est matelot.

V. — Matelot ! Cela vous étonne, mon ami. Sachez que l'âme n'a pas de sexe et que lorsqu'elle s'incarne, elle peut indifféremment prendre possession d'un corps masculin ou d'un corps féminin...

Demandez à votre grand-père où est ce matelot, à cette heure.

B. — A Toulon me dit-il.

V. — Peut-il vous dire son nom ?

B. — Non, la chose n'est pas possible. Mon grand-père me dit d'aller avec lui. qu'il m'instruira et m'apprendra de bien belles choses !

V. - Oh ! Oui ! il vous montrera les beautés Célestes, puis les progrès accomplis sur terre depuis que vous l'avez quittée. Mais avant de le rejoindre faites, sincèrement, cher ami, la prière que je vais vous apprendre.

B. — Oh ! il me tarde d'aller vers lui !

V. — Eh bien ! ami, dites avec moi : « Mon Dieu, je me repens du plus profond de mon âme ; pardonnez-moi mes fautes comme je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé ou porté quelque préjudice. Permettez-moi, ô Tout-Puissant, d'ouvrir mes yeux à la vraie lumière et de pouvoir rejoindre mon grand-père afin qu'il m'instruise. »

L'Esprit fait la prière et quitte le corps du médium.

Crise d'une Ame allant vers l'Idéal[1]

(Suite)

II

Ceux dont le regard pénètre les profondeurs d'un avenir lointain, voilé à nos yeux, agissent pour le plus grand bien du monde.

---

(1) Voir le n° 40 de la *Vie Future*.

Ce sont des précurseurs, des révoltés, des chercheurs d'avenir. Ces esprits appartiennent beaucoup plus au siècle suivant qu'au leur et c'est ce qui leur donne cet air étrange, les isole et les grandit, mais les marque aussi d'un signe d'élection et de réprobation. Tous ces esprits, hommes ou femmes, ont le regard clair et le sourire douloureux.

Ils appartiennent au groupe des solitaires radieux et farouches qui possèdent le don de la seconde vue et qui expient, par une sorte de proscription, le dangereux privilège de voir dans le futur. Toutefois, si nous voulons — car je me range parmi ces chercheurs d'avenir — si nous voulons, dis-je, assurer les chances du succès final il est essentiel de sacrifier toutes les satisfactions momentanées, les résultats immédiats. A ce prix-là, seulement, nous atteindrons infailliblement le but, le noble idéal, celui que doit rechercher tout croyant sincère, c'est-à-dire être un homme équilibré, un homme dont le corps, les émotions, l'intelligence et la conscience se sont également et parfaitement développés comme une harmonieuse symphonie.

De cet idéal de l'individu on arrive tout naturellement au désir d'une société idéale, d'une société fraternelle où tous les hommes s'aiment et accomplissent leurs devoirs respectifs : devoir pour les plus âgés, les aînés, les plus grands, les meilleurs, de guider les plus jeunes avec un esprit de sagesse, de générosité et de sacrifice ; de les soutenir et de porter les fardeaux les plus lourds, les plus forts devant toujours supporter le poids des responsabilités. Devoir pour les plus jeunes d'écouter les aînés, de leur obéir, de s'instruire par leurs leçons et de progresser. Cet idéal est le mien.

Pour le réaliser, il était de toute nécessité que je sache. Je me suis donc mis à l'étude. N'est-il pas écrit quelque part : « Qui es-tu, d'où viens-tu, où vas-tu ? Si tu ne trouves pas la réponse à ces questions, il te faudra rouler à travers les cycles pendant l'éternité. » Et ailleurs ne nous dit-on pas : « Connais-toi toi-même ? » Se connaître, c'est connaître autrui : comprendre l'humanité, c'est concevoir les lois qui régissent l'Univers.

J'ai donc fouillé la mort pour y trouver la vie et par delà la vie

j'ai vu l'espace, les âmes, les sphères innombrables, l'éther, Dieu !

Qu'ai-je encore appris ?

Que l'homme est une conscience qui se développe. Cette conscience est une unité possédant trois aspects, trois faces : l'Intelligence, l'Amour, l'Existence réelle ou vie spirituelle ne devant jamais être confondue avec la vie physique ou existence illusoire des corps.

Pour éviter cette confusion, j'ai dû discipliner mon corps et ne plus me complaire à tous ses désirs. Le corps est un instrument et non un roi. Avec l'obéissance absolue du corps à la volonté, on obtient, santé, beauté, pureté physique, calme et sérénité.

L'amour s'est alors révélé à moi, divisé en trois catégories : amour pour les inférieurs, hommes ou bêtes, c'est-à-dire : bienveillance, charité, compassion ; amour entre égaux prenant alors la forme de l'amitié, de l'affection, de la tendresse ; amour envers les supérieurs devenant alors, dévouement, admiration, vénération.

Pour produire de bons fruits, l'amour doit être développé avec intelligence et être purifié de tout égoïsme.

Quant à l'intelligence, il m'a fallu la cultiver chaque jour afin qu'elle se développe de plus en plus. Lire chaque jour, méditer sur ce que j'avais lu. On ne devient sage, réellement sage, qu'en pensant, qu'en réfléchissant aux idées que l'on récolte dans les livres ou ailleurs.

Est-ce tout ? Oh ! que non.

J'ai dû vivre en comprenant la vie, chercher à étudier et à approfondir les lois de la nature et les lois qui président à notre évolution.

Il m'a fallu développer en moi le discernement, c'est-à-dire la distinction entre ce qui est illusoire et ce qui est réel, entre ce qui est transitoire et ce qui est éternel, entre la forme qui est passagère et la vie qui est réelle.

Le discernement m'a conduit à l'indifférence envers ce qui est passager et à reconnaître que nos souffrances dépendent toujours de ce fait que nous nous attachons à la forme qui se brise et non à la vie qui seule est éternelle.

Le développement de ces deux capacités de discernement et de l'indifférence m'a amené au contrôle des pensées qu'il faut absolument posséder et au contrôle des actions.

La conduite doit être parfaitement réglée et obéir à la volonté. Dans le monde, frères en humanité, on attache seulement de l'importance à la conduite et on omet le contrôle de la pensée, de beaucoup le plus nécessaire. Si les pensées sont bonnes, la conduite le sera tout naturellement. Il se peut — cela arrive trop souvent, hélas! que — la conduite extérieure soit bonne, alors que les pensées sont mauvaises; dans ce cas, nous sommes en présence d'individus atteints d'un mal contagieux d'autant plus terrible que ces hommes, ces femmes, reçus partout, considérés de tous, répandent autour d'eux le poison de leurs pensées, un poison qui tue les âmes. On empoisonne beaucoup plus dangereusement son prochain avec des mauvaises pensées qu'avec des maladies physiques. Après le contrôle des pensées et des actions, j'ai dû développer la tolérance parfaite.

La tolérance !... Voilà une vertu bien rare et bien difficile à acquérir. Voir tout homme à son point actuel d'évolution et ne jamais lui demander les qualités que l'on ne peut trouver qu'arrivé à un degré supérieur et aussi parce que nul n'a droit d'exiger de ses frères une vertu qu'il ne pratique pas ou ne possède lui-même.

Etre tolérant, c'est regarder un criminel avec compassion et lui dire : « Pour toi, frère, je n'ai ni haine, ni répulsion. Tu es mon frère plus jeune, plus ignorant que moi. Les leçons que tu apprends, je les ai apprises, il y a des siècles; je puis donc t'aider à hâter ton développement moral et je ne te demande pour cela, ni la vertu d'un saint, ni les qualités d'un héros. »

La tolérance ne demande à l'homme pas plus que Dieu même ne lui demande, c'est-à-dire une lente et graduelle évolution.

Enfin — et ici, ô ennemis, vous m'avez puissamment aidé — j'ai dû apprendre l'endurance, c'est-à-dire le pouvoir de tout supporter sans faiblesse. Tout... absolument tout. O vous qui levez une main menaçante, qui poussez un cri de reproche, sachez que j'avais une dette à payer, dette accumulée depuis des siècles au cours de mes

existences antérieures, en me méprisant, en vous acharnant après moi ; en déchaînant contre moi, haine, sarcasmes, affronts sanglants, insultes grossières, torts matériels et moraux, vous m'avez fourni l'occasion de vous regarder comme des bienfaiteurs, des agents de la loi m'aidant, me stimulant, me forçant à payer ma dette. Je vous dois donc de vifs remerciements, ô mes aimés, car je sais aujourd'hui que loin de me faire du mal vous m'avez procuré un grand bien, une grande joie, la joie de me voir équilibré et de me sentir confiant en moi, par conséquent en Dieu.

Quand je dis : confiant en moi, je ne veux pas dire confiant en l'animal que j'habite, non. J'entends confiant dans le moi Divin qui m'anime.

Un esprit toujours confiant, courageux, plein d'espoir, déterminé à atteindre un but fixé, fidèle à son dessein, attire à lui, du sein des éléments, tout ce qui est favorable à ce dessein. Rien ne peut plus détruire sa confiance, son équilibre. Il n'est ébranlé ni par le malheur, ni par le bonheur.

(*A suivre*). X....

NOTRE FEUILLETON

PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

(*Suite*)

Après avoir conduit le cheval à l'écurie, les deux hommes pénétrèrent dans la salle commune de la ferme où Françoise les avait précédés. Cette pièce, comme dans toutes les fermes du Midi, était de grandes dimensions et servait à la fois de cuisine et de salle à manger.

Une longue et massive table en bois de hêtre, polie par l'usage et les lavages répétés, en occupait le milieu La cheminée, au foyer à peine surélevé par l'épaisseur d'une pierre de taille, pouvait brûler des troncs d'arbres entiers et contenir plusieurs personnes sous son manteau immense. Des bancs rustiques étaient rangés le long des murs ; quelques chaises

paillées, des enluminures naïves, représentant des scènes champêtres, un petit guéridon supportant un vase garni de fleurs, une cage renfermant un chardonneret, faisaient d'un des coins de la pièce, près de la fenêtre, comme un modeste petit salon : endroit de prédilection de la fermière et de sa fille, C'est là que Juramy fit asseoir le jeune voyageur. Appendue au crochet du foyer, une énorme marmite en fonte laissait échapper, par petits jets de vapeur, une odeur de soupe appétissante ; et certes, tout habitué que le marquis fut à plus de raffinement, après sa course au grand air, ses deux nuits précédentes passées dans de mauvaises auberges, cette bonne et saine odeur ne laissait pas que de lui châtouiller agréablement les narines. D'ailleurs une propreté méticuleuse régnait tout autour de lui. Sur la longue tablette de la cheminée, il voyait, alignées les lampes à pompe en étain brillant comme de l'argent, d'autres, en verre en forme de boule, laissaient voir l'huile d'olive où la lueur dansante du feu, mettait des étincellements d'or en fusion. A côté de la cheminée, sur les étagères de l'évier, la vaisselle symétriquement rangée, surmontée par de grands chaudrons en cuivre rouge reluisant, faisait pendant aux casseroles en fer battu et aux cruches de grès verni contenant la provission d'eau. Juramy, qui était sorti de nouveau, rentra bientôt en compagnie de sa fille Rosette. Cette dernière, âgée de 18 ans, avait bien le type des belles filles du Midi. Grande, bien proportionnée, brune au teint mat, elle avait le profil grec des femmes d'Arles. Ses grands yeux, au regard profond, avaient parfois des reflets troublants qui en changeaient la couleur et procuraient une sensation bizarre à ceux sur qui ils se fixaient. Elle tenait un pot de lait écumant qu'elle alla poser sur la table, puis, rougissante, elle vint saluer le marquis. Comme troublée, elle se taisait, son père s'approcha disant :

— « Excusez la, Monsieur le Marquis, elle n'est pas habituée à voir « des gens de qualité dans notre maison et comme je lui ai dit qui vous « étiez, cela l'intimide. Le jeune homme eut un mouvement d'inquié- « tude. »

— « Oh ! ne craignez rien, ajouta Juramy, Rosette sait garder un « secret. Je réponds d'elle. »

Puis, prêtant l'oreille : « Mais chut ! j'entends les valets qui rentrent. « Monsieur Gaston, à partir de ce moment, vous êtes mon neveu, venu « d'Avignon pour nous voir. Et surtout tenez bien votre rôle, car par ce « temps qui court l'on n'est jamais sûr de rien et il faut se méfier de son « ombre. N'oubliez pas que vous vous nommez Jacques Juramy, fils de « mon frère Laurent. »

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

VIENT DE PARAITRE :

La Synthèse de l'Or, *l'Unité et la Transmutation de la Matière*, par F. Jollivet Castelot, Président de la Société Alchimique de France, Directeur *des Nouveaux horizons de la Science et de la Pensée*; Daragon, éditeur, 96-98 rue Blanche, Paris IXᵉ. 1909. 1 fr.

M. Jollivet Castelot, fondateur en 1896, de la Société Alchimique de France et auteur de nombreux ouvrages très estimés du monde scientifique, est l'un des précurseurs en France, de la doctrine admise aujourd'hui, de l'Unité de la Matière. Ses importants travaux sur la transmutation des éléments chimiques le placent parmi les chercheurs les plus compétents.

La brochure qu'il vient de publier s'adresse au grand public, jusqu'ici tenu trop à l'écart de ces questions, en raison de la technicité des ouvrages.

Nous sommes certain qu'elle sera accueillie avec plaisir et, grâce à elle, on pourra s'initier aux travaux de Crookes, de Ramsay, de Le Bon. On verra ainsi que le problème de la fabrication de l'Or et des métaux n'est plus loin d'être résolu.

La Vie. — Un nouvel ouvrage, portant ce titre, vient de paraître. Il nous fait connaître, d'où nous venons, ce que nous sommes, où nous allons !...

Par lui, nous apprenons que nous ne devons nos souffrances qu'à nous mêmes, car depuis toujours, toujours... nous avons en nous ce qu'il faut pour les atténuer, les guérir, et évoluer dans les meilleures conditions.

Cette œuvre, dûe au spiritisme et obtenue par trois personnes de Douai (Nord), et qui signent : *Pillault, Jésuprel, Béziat*, est appelée à apporter une évolution grande, immense, dans la pensée humaine, car tout ce que l'on traitait jadis de miraculeux, de mystérieux, y est mis au grand jour, et devient ausi simple que naturel pour tous les humains.

Aussi convions-nous tous ceux qui voudront s'en rendre un compte exact à se procurer ce superbe ouvrage de philosopnie scientifique et de puissante morale : *La Vie*, 3 fr. 50 franco par la poste, chez M. Pillault, faubourg de Valenciennes, à Douai (Nord).

Librairie G. Ficker, 4, rue de Savoie, Paris. — J.-R. Poirson. — **Découverte de l'âme en soi-même par la Trinité.** — 1 vol. 3 fr. 50.

L'auteur de ce livre a un mérite. C'est que dans la Théologie et la Philosophie les plus hautes, il n'ait pas employé un terme ni une expression qui, prise en elle-même, ne soit du plus vulgaire langage.

Sa clarté ne vient que du choc d'expressions simples

Raymond Maygrier. — **Rédemption, roman satanique.** — 1 vol. 3 fr. 50.

L'auteur dans son roman de *Rédemption*, nous initie au culte mystérieux et réel du satanisme.

Il nous démontre en des scènes émouvantes et très dramatiques, son héroïne, esclave d'abord du vice et de Satan, s'acheminant à la rédemption à la faveur d'un amour chaste et naïf.

Sous une forme saisissante, il évoque le pacte infernal, les pratiques de l'Envoûtement, l'intervention des démons succubes, et, enfin, la possession démoniaque.

Ce roman, vraiment nouveau, et sortant de la banalité courante, est appelé à un très grand succès.

⁂

Docteur T.-J.-J. Gourdannec'h. - **Pensées et Maximes philosophiques, médicales et sociologiques.** — 1re série : *Le Pape de la Libre-Pensée*, prix : 2 fr. ; 2e série : *Religion Moniste*, prix : 2 fr. ; 3e série : *Profession de Foi*, prix : 2 fr. ; 4e série : *L'Accident d'Abélard*, prix : 2 fr. — Voilà une série de volumes qui vient à son heure.

Le Docteur T.-J.-J. Gourdannec'h médecin distingué, physiologiste et philosophe, envisage et étudie les bêtes d'une façon originale, très neuve, qui plaira certainement à tous les esprits curieux et cultivés.

Comme ces idées dénotent bien chez son auteur une indépendance d'esprit peu commune à notre époque de veulerie et comme l'interprétation des phénomènes de la nature a été poussée avec méthode pour arriver à la recherche de cette vérité indispensable aux progrès que chacun, comme le dit si justement le Dr T.-J.-J. Gourdannec'h doit connaitre, sous peine de se laisser emporter par le torrent, ces progrès qui depuis 50 ans ont marché avec une rapidité vertigineuse et marquent le début d'une ère nouvelle qui doit assurer le bonheur de l'humanité.

⁂

On nous signale l'apparition d'une nouvelle Revue littéraire qui a pour titre l'*Auréole*, rédaction et administration, 84, rue Saint-Louis-en-l'Ile, à Paris. Abonnement annuel : 9 francs.

Notre jeune confrère, de tendances très libérales, offre l'hospitalité de ses colonnes, sous la responsabilité de chacun, à tous ceux qui sont désireux de se faire connaitre, quelles que soient leurs croyances et les idées qu'ils défendent. Nous avons constaté avec plaisir que l'*Auréole* publie, dans son premier numéro, les statuts de la *Société Spirite Expérimentale de France.*

Nous souhaitons à notre confrère tout le succès qu'il mérite.

Le Gérant : **E. DURAND.**

Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — Alger